

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Joseph de Almeida Monteiro

Volume 36, numéro 2 (212), avril 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32091ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Almeida Monteiro, J. (1994). Poèmes. *Liberté*, 36(2), 4–9.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

JOSEPH DE ALMEIDA MONTEIRO

POÈMES*

LES TIGES DE LA BEAUTÉ

Eau limpide,
combien éloigné est ton silence,
dans les coteaux sans voix !
Elles brûlent, tes hanches,
et nous savourons ta respiration continuelle.
Sans possession, sans combat,
nous reculons devant tes mélodies
et ta majesté se dévoile
dans l'opacité d'un rocher
et dans l'éponge d'un sable.
Sans un seul désir aux lèvres
nous sommes plongés dans ton chant.
Là, la beauté s'est levée
et là se sont réunies les tiges
d'une libellule.
Nous nous souvenons, eau,
de ta chevelure et de cet embrassement

* Né en 1960 à Gouveia, au Portugal, Joseph de Almeida Monteiro vit en France depuis 1981. Il a publié des poèmes dans diverses revues (*Inédit, Journal des poètes, Atopon, Levant, Polyphonie, Cadernos do-Tâmega*) et a traduit en français des poèmes de Joao de Deus, de Fernando Pessoa et d'Antonio Ramos Rosa, de même que le choix de ses poèmes que nous présentons ici. L'auteur, qui appartient à l'ordre des Dominicains, publiera prochainement au Portugal un premier recueil sous le titre *Vozes e Silêncios* (Voix et Silences).

presque métallique
de ton être et de tes pas.
Dans le regard séchaient tes caresses,
tandis qu'une simple tige,
naissait, extraite de ton sein.
Oh, embrassement du vert,
tellement intense et toujours pacifique !
Nous voyons déboucher jusqu'au cercle de tes pieds,
une veine lumineuse
et voici ta respiration infinie,
déchiffrant en ton sein cette clarté
et ce repos désiré.

VERBES DE LA RENCONTRE

Dans l'humble espace
de la mémoire
s'écoule
ta visitation
et je suis libre
de boire à ta gorge
les paroles tardives
ou les oiseaux du silence.

Ton étreinte
est plus claire en moi
que le repos
poursuivant le silence
et la lumière immaculée,
germant dans le sein de la nuit.

Ah ! si je pouvais assécher en tes yeux
les rivières
heurtant la douleur de la mort !

Ah ! si je possédais
la liberté des chemins
dans leur pulsation légère
aux origines du regard !

Et si je vais plus loin
et continuellement,
je célèbre les questions
et leurs étincelles,
dans quelle épaule azur,
je cueillerais
les verbes de la rencontre ?

JEAN DE LA CROIX

Je m'approche de ton ruisseau
et brûlant est ton silence.
J'aime tes vergers,
les roses en feu, les splendeurs de Dieu,
la Croix ouvrant l'aube
et sa permanence ;
ta vie s'écoulant rapide et donnée.
Tout s'élève dans ce mâât divin
et là se trouve l'ascension de mon désir.
Un chemin pur,
une seule volonté,
embrassant les voix et la majesté du Verbe.
Des cantiques surgissant de tes lèvres
et des parfums de ton corps.
Elle est survenue la nuit obscure et glaciale
et la nuit persistant,
ton Christ est apparu comme compagnon,
maître et trésor.
Pèlerins, vous arrêtant sur ces chemins
élargissez le feu de votre clameur.
En cette voix
s'ouvre une haleine tellement divine,
soumise à l'Amour,
et tellement haute et active !
Et les fibres de l'amant
sont un torrent, une montagne et la solitude
dans le désir de leur offrande.
Et notre soif est le repos de leur gloire
la flamme vive s'élevant en nous.

LA VILLE NATALE

Le regard se couvre d'eucalyptus
et l'air est un baiser pur
conduisant le dépouillement du jour.
J'ouvre les bras
à cette ville
où je me vois
monter dans l'enfance
et les maisons ne sont pas des maisons,
ce sont des brasiers de tendresse.
Les sourcils aigus,
et son visage immuable
la pierre presque vive des murs,
germinant continuellement.
Et comme je me trouve moi-même
en ce lieu,
souriant
dans le lit de ce poème,
embrassant dans une extase
cette terre aimée
écoutant au-dedans de moi
la nostalgie,
libérant sa rumeur.

LE POÈME VÉRITABLE

Je ne me recueille pas
sans te voir, mon amour
sans t'aimer,
mon poème véritable
et durable,
mon effort pour aimer.
Je ne me repose pas
sans te voir,
mon poème généreux,
mon sourcil ouvert.
Tu es l'attente désirée
que le poumon divin consacre
et où nous buvons sans cesse.
Des fruits placés ici,
des fruits de l'extase et du repos,
des algues de silence
et des voyages au sein des paroles.
Vous êtes en train de naître
sur les rives.
Je ne me lève pas
sans te regarder,
sans marcher lentement
sur tes épaules,
courtisant la simple rumeur,
célébrant l'icône
de celle qui est très douce,
de l'aqueduc où prend sa source l'amour
surgissant uni
au plus terrestre et au plus divin.